

Enquête sur le monde des sorcières De nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin

Eve Gaboury

Volume 20, numéro 1-2, 1998

Wicca

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087734ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087734ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaboury, E. (1998). Enquête sur le monde des sorcières : de nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin. *Ethnologies*, 20(1-2), 91-105. <https://doi.org/10.7202/1087734ar>

Résumé de l'article

Le recherche libre et créative des anciens rapports au sacré féminin conduit les femmes à retrouver et à créer un nouvel univers spirituel et un nouvel imaginaire qui modifient leur rapport à la féminité, au pouvoir des sexes et aux rituels. Par le biais d'une série d'entrevues réalisées auprès de « nouvelles sorcières », l'auteure se penche sur les différentes dimensions de ce sacré. En replaçant dans un rapport d'interdépendance et de complémentarité les éléments que le patriarcat fragmente, ces femmes développent une nouvelle conception du pouvoir féminin qui transfigure l'ensemble de leurs représentations. La divinisation du féminin transforme la conception du spirituel et du sacré qui devient pluriel et multiple et qui met en évidence les forces de la féminité. En s'appropriant des rituels par lesquels elles refont un lien entre le corps et l'âme, ces femmes se redonnent un pouvoir qui accroît leur confiance. Les rituels deviennent alors de véritables catalyseurs de changement, permettant à chaque femme, mais aussi au groupe, de progresser dans cette démarche qui leur redonne l'accès à une spiritualité et à un imaginaire qui leur appartient en propre.

ENQUÊTE SUR LE MONDE DES SORCIÈRES

De nouveaux voisinages pour l'imaginaire féminin¹

Ève Gaboury

Sciences des religions

Université du Québec à Montréal

On assiste, depuis les années 1970, à un retour des sorcières, mouvement qui n'a cessé de prendre de l'ampleur dans les milieux féministes américains et anglo-canadiens (Adler 1986). Mais dans la francophonie nord-américaine, et particulièrement au Québec, leur existence n'avait pas encore été spécifiquement documentée. Cette lacune m'a incitée à réaliser une enquête pour savoir si ce courant avait pris racine parmi les francophones. S'il s'est vite avéré qu'on ne peut pas véritablement parler d'un mouvement québécois de sorcières (vu leur nombre réduit), ma recherche a néanmoins montré qu'il existe effectivement chez nous des femmes qui s'intéressent à cette pratique. En dépit de la rareté du phénomène — et peut-être, justement, à cause de sa rareté — il demeure intéressant de présenter ici l'essentiel des conclusions de cette recherche².

Il faut cependant mentionner que, dans un contexte où le concept même de religion reste encore largement marqué par l'empreinte du catholicisme, l'étude de la sorcellerie néopaïenne³ pose de multiples défis : un problème de

-
1. Cet article a été publié dans la revue *Recherches féministes*, vol. 3, n° 1, 1990, p. 133 à 147. Que soient ici remerciées les responsables de *Recherches féministes* qui nous ont aimablement accordé l'autorisation de le reproduire.
 2. Cette recherche a fait l'objet d'un mémoire de maîtrise, déposé en juillet 1989, à l'Université d'Ottawa.
 3. Le terme « néopaïen » fait référence au néopaganisme, qui est un courant de résurgence d'anciennes pratiques païennes. Adler (1986) définit ce mouvement comme étant un courant de pratiques spirituelles qui favorisent la spontanéité, l'anti-autoritarisme, l'anarchisme, le pluralisme, le polythéisme et l'animisme, la sensualité et la passion, ainsi que la croyance dans la nature fondamentalement positive du plaisir, l'extase

définition d'abord, car il n'existe ni livre sacré, ni dogmes établis, ni liturgie traditionnelle sur lesquels on pourrait au moins se guider ; un problème de repérage aussi, car l'absence de temple, de domicile fixe de rencontre, ou de structure organisationnelle stable empêche d'identifier rapidement une forme sur laquelle on pourrait compter⁴. La sorcellerie nouvelle — que l'on nomme ainsi pour la différencier de la sorcellerie satanique — est avant tout une tradition orale, un lieu où des femmes cherchent et expérimentent des façons de vivre leur spiritualité et où elles inventent (ou retrouvent ?) un nouveau rapport au sacré. Certes, il y a par exemple des rituels lors de la pleine lune, des séances de lecture de tarot, l'installation d'autels personnels dans les maisons, mais la sorcellerie demeure avant tout une façon de voir le monde, une recherche d'intégration, et donc un processus que les sorcières elles-mêmes hésitent à enfermer définitivement. Parce qu'elles s'efforcent de donner forme à ce qui, longtemps, n'a pu être exprimé, il est possible que les sorcières nous mènent, comme le fil d'Ariane, sur les pistes labyrinthiques de l'imaginaire féminin⁵.

On peut également se demander pourquoi des femmes souhaitent, aujourd'hui, s'identifier à la figure de la sorcière. Anachronique, voire péjoratif, ce terme paraît issu tout droit d'un autre temps, d'une autre dimension, et correspondre assez peu aux revendications modernes des femmes. Pourtant, entre les contes de fée de l'enfance, les horreurs de l'Inquisition et les images grotesques de l'Halloween, la figure de la sorcière ne laisse pas indifférente : c'est bien du pouvoir féminin dont on parle ici. Mais à une époque où la Raison et l'Efficacité sont devenues les seuls lares sacrifiés à l'autel du Progrès, on se demande comment cette figure de la sorcière vient s'imbriquer dans les stratégies de libération des femmes. Il y a là, c'est le moins qu'on puisse dire, matière à réflexion.

religieuse et l'importance du monde où nous vivons. Le néopaganisme fournit un cadre pour ceux et celles qui s'intéressent aux célébrations, à l'exploration de la magie et des talents psychiques et se préoccupent d'écologie.

4. La seule règle à laquelle les sorcières consentent volontiers, c'est de faire ce qu'elles veulent sans nuire à la liberté de l'autre. Elles se regroupent en cercle mais peuvent aussi pratiquer de façon solitaire. D'après ce que j'ai pu observer, la fréquentation des cercles est irrégulière ; on se réunit quand on en ressent le besoin et sur l'initiative de qui voudra bien en prendre la responsabilité.
5. Ariane était à l'origine le nom de la déesse lunaire crétoise, nom qui signifiait « Très Sainte » ou « Mère Très Fertile ». Ce n'est que plus tardivement qu'elle devint mortelle, aidant Thésée à sortir du labyrinthe, symbole de la terre-utérus (Graves 1958 : 93 ; Walker 1983 : 523).

D'abord une définition

Connue en France et dans les pays anglo-saxons sous le nom de *Wicca* ou de *Wicce*, ou encore de *Vieille Religion*⁶ — mais souvent sous des formes plus rigides — la sorcellerie nouvelle est la remise en valeur d'usages religieux anciens qui laissent une place de choix à l'expression « féminine » du sacré. On entend par là aussi bien les représentations féminines du sacré (par exemple les anciens symboles de l'époque matriarcale, les images de déesses, les mythes réinterprétés à partir du point de vue des femmes⁷) que l'accès direct à la médiation du sacré (création de rituels et d'autels personnels ou utilisation de techniques dites magiques⁸).

On comprend plus aisément ce qu'est cette sorcellerie nouvelle quand, à l'exemple de certaines sorcières, on utilise l'expression *sourcellerie*⁹ pour désigner un retour à des sources d'inspiration païenne qui dateraient de l'époque des religions matriarcales. Dans ce cas-ci, le terme *païen* fait référence à ce qui, au fil des siècles, est resté enfoui et refoulé dans la mémoire des femmes, sous le vernis chrétien.

Retour aux origines réelles ou mythiques, la sorcellerie est aussi et surtout, pour les sorcières nouvelles, un art de transformation : l'art de transformer volontairement la conscience (Fortune 1972 ; Starhawk 1979 ; Weinstein 1978 et 1980). Par des rituels qui sont conçus de façon à réveiller les images profondément enfouies dans le subconscient, on vise à favoriser des changements de perception, de comportement ou d'attitude, ou simplement à se sentir davantage en harmonie avec les rythmes du cosmos (rythmes du corps et rythmes de la nature). Pour les sorcières, le monde extérieur (c'est-à-

-
6. Le terme « Vieille Religion » (*Vecchia Religione*) aurait été cité pour la première fois par Charles Godfrey Leland (1824-1903), qui fit paraître en 1899 un ouvrage dans lequel il décrivait les pratiques païennes de l'Italie : *Aradia, Gospel of the Witches*. Le terme *Wicca* (forme masculine) ou *Wicce* (forme féminine) viendrait du celtique *wic* qui signifie « plier » ou « sage », selon les sources. Dans le monde francophone, l'appellation *Wicca* est plus couramment employée en France qu'au Québec.
 7. En ce qui concerne la redécouverte des symboles féminins très anciens, mentionnons l'ouvrage de Gimbutas (1989) ; pour les images des déesses et la réinterprétation des mythes, voir Paris (1985 et 1986) et Spretnak (1981).
 8. Les sorcières considèrent que la visualisation, par exemple, ou la projection (la capacité d'envoyer de l'énergie à distance) sont de très anciennes techniques magiques. On constate que, dans les deux cas, la capacité d'imaginer est mise à profit.
 9. C'est l'expression qui est utilisée dans les seules publications que j'ai pu dénicher en français sur la question.

dire les activités quotidiennes et les personnes de notre entourage) est en quelque sorte le reflet du monde intérieur, caché, qui nous est personnel. Les univers intérieur et extérieur se font ainsi mutuellement écho et c'est le lien entre ces deux mondes qu'il est important de raviver. Sorte d'alchimie des temps modernes (ou postmodernes ?), la sorcellerie est avant tout axée sur la mutation des consciences. Elle incite les femmes qui la pratiquent à observer le monde en termes dynamiques plutôt que statiques et à voir les liens, les connexions, les rapports qui existent entre les êtres, entre les choses.

Balises de l'enquête

Étant donné que le nombre des sorcières est très faible, j'ai opté très tôt pour une étude de type qualitatif, réalisée sur la base d'une série d'entrevues. Celles-ci, d'une durée variant d'une heure quinze à trois heures quarante ont été faites entre novembre 1987 et juin 1988 auprès de sept femmes qui s'identifiaient elles-mêmes comme sorcières. À l'aide d'un questionnaire semi-directif, je les ai interrogées sur les thèmes suivants : 1) la signification qu'elles donnent au mot « sorcière » ; 2) le cheminement qui les a menées à se dire sorcière ; 3) les effets de la sorcellerie sur leur vie ; 4) leur position par rapport à l'institution catholique ; 5) leur idée de Dieu et de la Déesse ; 6) les rituels qu'elles pratiquent ; et 7) un nombre divers de questions sur le leadership spirituel, la création d'un autel personnel, les textes sacrés, le grimoire et la pratique des sorts. J'aborderai ici trois aspects qui me semblent plus importants dans l'ensemble des pistes défrichées, après avoir donné un bref aperçu des quelques caractéristiques de ces sorcières.

Ayant toutes été élevées dans un milieu francophone (sauf une, dans un foyer bilingue), ces femmes résidaient, au moment de ma recherche, à Hull, Ottawa, Aylmer, Montréal et Québec. Âgées de 22 à 45 ans, elles ont évolué dans un milieu catholique pratiquant (sauf une qui vient d'un milieu non pratiquant, mais lui aussi catholique). Elles se disent lesbiennes, bisexuelles ou hétérosexuelles et leur niveau d'instruction varie d'une douzième année à un diplôme de maîtrise. Cinq sur sept lisent couramment l'anglais, ce qui leur donne accès à la littérature publiée sur le sujet¹⁰. On comprendra que les noms de ces femmes ont été modifiés afin de protéger leur identité.

10. Les principaux titres mentionnés au cours des entrevues étaient les suivants : *The Spiral Dance* (Starhawk 1979), *The Holy Boock of Women's Mysteries* (Budapest 1979 et 1980), le bulletin *Les Sourcières* (1980-1982), *When God was a Woman* (Stone 1978) et *Naître d'une femme* (Rich 1980).

Le spirituel est politique

Ce qui frappe d'abord dans l'ensemble des résultats obtenus, c'est qu'il existe, chez les sorcières, une volonté très nette d'établir un lien entre les notions de politique et de spirituel, deux champs traditionnellement séparés. Ce lien est ouvertement reconnu et consciemment souhaité :

Il y a une dimension politique [à ma démarche] au sens où je me sens en continuité avec les femmes persécutées par l'Église au cours de l'histoire (Béatrice).

Je me considère sorcière parce que, en plus d'être féministe, je sens que je perpétue un passé de beaucoup de femmes qui ont lutté pour leurs idées politiques, leurs idées religieuses (Françoise).

Pour saisir comment les sorcières en arrivent à établir ce pont, il est nécessaire d'élargir la compréhension habituelle que nous avons du spirituel et du politique.

Depuis plusieurs années en effet, les penseuses féministes démontrent que les rapports de force existant entre les femmes et les hommes comportent une dimension politique. Cette dimension traverse les rapports sociaux de sexe au sens où ceux-ci sont pensés, encouragés, imaginés en termes de rapports de domination, de subordination et d'appropriation (Guillaumin 1978 ; Mathieu 1985). Ainsi, le rôle social d'un sexe ne peut se penser séparément du rôle social de l'autre sexe, et c'est pourquoi transformer le statut social des femmes équivaut non seulement à transformer le statut social des hommes, mais également à modifier la dynamique d'équilibre qui, traditionnellement, assure la cohésion d'une société. Cette transformation profonde à laquelle les féministes de tous horizons travaillent, dans le domaine religieux ou ailleurs, se heurte à une résistance très forte de la part des institutions en place. Il va de soi qu'on ne transforme pas aussi facilement qu'on le croit l'équilibre d'un système, même et surtout s'il est fondé sur l'injustice et l'inégalité.

Par ailleurs, on peut proposer que le spirituel se pense lui aussi en termes d'équilibre, puisqu'il concerne le sens que donne un être humain à la place qu'il ou elle occupe dans le cosmos. Le spirituel concerne donc les liens que nous entretenons avec le milieu visible, mais aussi avec ce qui transcende ce milieu. Nos façons de concevoir cette transcendance ont nécessairement des répercussions sur nos rapports avec l'autre et sur nos manières de penser et d'organiser la société. Dans une certaine mesure, on peut dire que le rapport à l'autre, dont la nature est politique, est conditionné par le sens que nous

donnons à notre place dans l'équilibre cosmique. Il s'ensuit que notre façon de concevoir cet équilibre reflète et conditionne les choix que nous faisons, par exemple, devant l'utilisation des ressources de la terre ou dans nos rapports humains. Un des legs particulièrement problématique de la civilisation judéo-chrétienne est la séparation que l'on crée entre le corps et l'esprit, entre la nature et les humains, comme si l'un et l'autre de ces pôles étaient séparés, alors qu'ils sont aussi interdépendants et font partie d'un ensemble en équilibre.

Ainsi, parce que le champ spirituel et le champ politique concernent tous deux nos rapports à l'autre, ils peuvent être vus comme interdépendants. C'est pourquoi les transformations sociales souhaitées par les femmes appellent une transformation des rapports à l'autre, en même temps qu'une transformation de l'idée que nous faisons de notre place dans l'ensemble planétaire et cosmique. Le spirituel et le politique se nourrissent donc du même terreau puisqu'ils concernent avant tout le fait que nous sommes des êtres de contexte, c'est-à-dire *en lien* avec l'autre et avec le milieu. La logique patriarcale étant une logique axée avant tout sur la séparation et la fragmentation, il est certain qu'une logique comme celle des sorcières, qui met l'accent sur les rapports d'interdépendance, vient promouvoir une autre façon de concevoir le sacré et l'altérité :

Ta conception du monde change quand tu pratiques la sorcellerie. Ça fait appel à une dimension autre que celle dans laquelle j'ai été élevée (Béatrice).

Je baigne dans une ambiance qui est de plus en plus reliée avec le spirituel, dans le sens où il y a des connexions avec ce que je suis, ce que je vis et ce que je crois. Je me sens super reliée avec le cosmos [...] Je me sens très impliquée dans mon milieu, très impliquée dans mon temps, très reliée à la terre (Françoise).

Cette façon de penser, de s'intégrer au milieu aura, on s'en doute, des effets sur la notion de divinité.

Quand Dieu se fait femme : le féminin divinisé

Bien que ce que l'on a appelé le « Retour de la Déesse » commence à faire passablement de bruit dans certains milieux féministes¹¹, il semble que nous

11. Voir à ce sujet la série radiophonique « Ideas » portant sur « The Return of the Goddess » diffusée les 8, 15, 22 et 29 janvier 1986. On peut se procurer la transcription en écrivant à CBC Transcripts, C. P. 6440, succ. A, Montréal (Québec), H3C 3L4.

ayons encore accordé très peu d'attention aux effets que cette migration symbolique entraîne sur la revalorisation du féminin. Cette remise en valeur du divin féminisé présente plusieurs aspects. Tout d'abord, on note que, chez les sorcières, cette féminisation s'accompagne d'une vision polythéiste puisqu'elle s'exprime par une multiplicité d'images sacrées, puisées à de nombreuses sources mythologiques (grecques, égyptiennes, celtes, romaines, scandinaves pour la plupart). Il semble en effet que parler de Déesse amène inévitablement à parler d'un divin pluriel, ce qui permet de mettre en valeur le caractère souvent ambigu de toute force vitale, à la fois créatrice et destructrice.

Pour les sorcières, la vie se trouve intimement mêlée à la mort, l'une et l'autre ne pouvant se penser séparément. Ainsi, font-elles souvent référence à la Déesse aux trois formes (Diane/Séléné/Hécate par exemple). Celle-ci représente non seulement les trois phases de la vie d'une femme (jeune, adulte et vieille, suivant les étapes du cycle menstruel), mais également les trois aspects fondamentaux de tout processus vital : les forces créatrices, les forces destructrices et les forces d'entretien de la vie. La Déesse aux trois formes représente également les trois phases de la lune : la phase croissante, la pleine lune et la phase décroissante. Sont ainsi placées en parallèle les trois étapes du cycle menstruel, les trois phases de la lune et les trois composantes du processus vital.

Chez les francophones, cette notion de Déesse(s) est décrite avec beaucoup de variantes. En réalité, les réponses données par les sorcières diffèrent, ce qui peut amener à penser que cette redéfinition n'est pas encore achevée ou que la notion féminine du divin est, par essence, floue et multiforme. La fluidité permet, on le sait, de rendre compte du caractère souvent ambivalent de la vie et de toute action. Il s'agit là d'une définition typiquement païenne du divin : ambiguïté, intégration de valeurs opposées à l'intérieur d'une même figure divine, voire comportements contradictoires. Une des caractéristiques des divinités païennes est qu'elles présentent souvent une faille ou une imperfection, voire un côté dangereux et destructeur, de sorte qu'il n'existe aucune figure qui serait entièrement bonne ou entièrement mauvaise. C'est dans un équilibre fragile mais toujours susceptible d'être modifié que réside la perfection, si tant est que l'on peut parler de perfection :

Je pense que la Déesse, ce serait comme le regroupement des déesses (Évelyne).

Je trouve qu'il n'y a pas de mots pour exprimer la Déesse. C'est un sentiment, une puissance où tu ne domines pas [...] Tu encourages l'autre à devenir, au lieu de l'empêcher de devenir. C'est une puissance positive (Cécile).

Déesse pour moi, c'est un mot de notre terre, c'est un mot humain (Ghislaine).

Cette multiplicité des références, des images mentales, est présente non seulement chez les sorcières que j'ai interviewées, mais aussi de façon générale dans l'éventail des magazines, livres et revues publiés aux États-Unis et au Canada anglais sur le sujet¹². Cette pluralité reflète le caractère de ce mouvement, qui cherche à stimuler la créativité, la recherche autonome en favorisant l'éclectisme et le changement (on peut invoquer des Déeses de différentes traditions culturelles). On croirait que ce qui compte avant tout, c'est de chercher des images susceptibles d'accompagner, de refléter les différents passages de la vie. Comme il n'y a ni dogme de foi, ni livres sacrés, ni structures hiérarchiques, une grande place est laissée à l'imagination créatrice. Pour les sorcières, la participation de chacune dépend justement de sa capacité à pouvoir imaginer librement. Cette utilisation d'images sacrées multiples a comme effet de faciliter l'expression d'un nouveau rapport au sacré. Le recours aux images de Déeses pourrait bien donner corps à tout un pan de l'imaginaire humain qui a été méprisé depuis des siècles dans la civilisation occidentale et dont les femmes sont pour ainsi dire les héritières. Ce retour de la Déesse, comme on se plaît à l'appeler dans les milieux concernés, a les allures d'un imaginaire refoulé cherchant à trouver forme et à refaire surface, si on lui en laisse le loisir :

C'est une façon d'exprimer le religieux, à défaut d'autres mots, que je ne peux trouver ailleurs, ou que je ne peux exprimer dans d'autres religions (Béatrice).

Je ne pense pas que la femme puisse être cent pour-cent elle-même acceptée, et vivre pleinement dans les religions actuelles. Il faut qu'elle ait un autre univers, un autre endroit [...] où elle peut créer (Évelyne).

J'ai débarqué de la religion [catholique] parce que je me sentais encadrée [...] La sorcellerie pour moi, il n'y a pas d'encadrement. Au contraire, on brise les encadrement (Cécile).

12. Une liste exhaustive des revues et magazines qui abordent cette question peut être trouvée à la fin de *Drawing Down the Moon* (Adler 1986).

Pour les sorcières, un des moyens de briser les encadrements, c'est l'accès direct aux rituels, où s'exprime le plus visiblement leur recherche.

Le rituel comme lieu de réappropriation du sacré

Les nouvelles sorcières s'intéressent vivement aux rituels, qu'elles pratiquent seules ou en groupe (on parle alors de cercle). Là aussi, la variété est considérée comme un atout. Il peut s'agir par exemple de célébrer la pleine lune ou le changement des saisons¹³, de marquer un événement particulier, ou encore d'attirer dans sa vie des changements sur le plan monétaire, amoureux ou professionnel. Le rituel, toutefois, n'est jamais accompli dans le seul but de transformer les composantes extérieures de sa vie ; il a aussi une fonction thérapeutique par les effets apaisants et transformateurs qu'il provoque sur le plan psychologique.

Lorsque des femmes se donnent ainsi la permission de créer et de diriger des rituels, on se trouve en présence d'une rupture avec l'héritage spirituel patriarcal. Ces pratiques, qui activent les images intérieures et stimulent l'imagination, revêtent un caractère profondément politique. Car un des effets de l'oppression est d'occuper l'espace intérieur des opprimés et opprimées par mille et un soucis quotidiens. Dans un tel contexte, participer à un rituel est

13. La plupart des célébrations ont lieu à la pleine lune ou en tenant compte des différentes phases de la lune : les rituels faits durant la phase croissante favorisent l'acquisition, la création, l'arrivée de nouveaux éléments, et ceux faits durant la phase décroissante permettent de se débarrasser d'énergies jugées défavorables. La pleine lune correspond à l'énergie maximum de la phase croissante et est donc un moment idéal pour sentir le lien entre l'énergie lunaire et l'énergie terrestre. Les fêtes liées au changement des saisons sont au nombre de huit : 1) l'Halloween (31 octobre), la plus importante des fêtes de l'année, permet de célébrer la mort, au sens symbolique ou réel, qui marque un passage d'une forme de vie à une autre ; c'est aussi le moment de l'année où le voile entre les mondes visible et invisible est si mince que les esprits peuvent communiquer avec les vivants ; 2) le Solstice d'hiver (entre le 21 et le 23 décembre selon les années) marque la mort et la renaissance du soleil puisque c'est la journée la plus sombre de l'année ; 3) la Chandeleur (2 février) fête le retour de la lumière ; 4) l'équinoxe du printemps (21 mars) marque l'arrivée du printemps ; 5) la Fête des semailles (1^{er} mai) ; 6) le Solstice d'été (entre le 21 et le 23 juin) est la fête du soleil puisque c'est la journée la plus éclairée de l'année ; 7) la Fête du pain (1^{er} août) marque le début des récoltes ; 8) et enfin, l'équinoxe d'automne (21 septembre) représente le début de l'automne. Les sorcières inventent aussi d'autres fêtes pour souligner d'autres événements importants de leur vie.

une façon de se consacrer du temps et de l'espace : une sorte de chambre à soi intérieure. Il est certain que le fait de créer, de planifier et d'exécuter soi-même un rituel constitue une formidable rupture avec la tradition catholique où les femmes ne sont pas autorisées à exercer un contrôle sur la conception et le choix des rituels : transgression majeure donc, aussi bien pour la réappropriation de l'espace intérieur que de l'espace extérieur, et réappropriation du temps-espace sacré selon les priorités et les besoins déterminés par les femmes elles-mêmes. De nature ludique, le rituel est par ailleurs une façon de stimuler l'imagination, de jouer à trouver d'autres possibilités, d'autres images susceptibles de nourrir la puissance des femmes — puissance de nommer, de créer, de faire des choix :

Les rituels, c'est flexible. Tout peut être changé, à part que de le faire à la pleine lune... et encore là, ça pourrait être changé (Béatrice).

Le rituel se pratique de façon solitaire ou en groupe de deux ou plus, le treize étant considéré comme un chiffre magique, le chiffre de la Déesse, puisqu'il représente les treize lunaisons de l'année païenne¹⁴. Instrument privilégié, il permet de favoriser, de hâter ou de préparer les transformations souhaitées et agit à deux niveaux : sur la scène extérieure par l'emploi d'objets qui ont une signification émotive, dans un espace et un temps donné ; ainsi les sons, les odeurs, les couleurs, l'atmosphère nocturne chargée de mystère, la pleine lune deviennent-ils de première importance pour concrétiser les liens entre le corps et le milieu physique, il agit également sur le monde intérieur où il atteint le subconscient et stimule l'imagination. De cette façon, le rituel accélère ou induit des changements de comportement, d'attitude et de perception en agissant sur des émotions comme la colère, la peur, la joie ou la tristesse.

S'il est répété souvent ou s'il est particulièrement frappant, le rituel peut impressionner suffisamment le subconscient pour produire les changements souhaités. Ce faisant, les sorcières disent accroître leur confiance en elles, leur volonté et leurs capacités de concentration. Les images, les odeurs, les sons atteignent les couches les plus profondes et les plus primitives de la psyché

14. Le cycle lunaire est de 29 jours et demi. Bien qu'une année solaire compte environ douze lunaisons et demie, ce chiffre de treize est atteint quand on considère que la dernière lune de l'année est également la première de l'année suivante, ce qui a pour effet d'établir une continuité dans le déroulement du temps, toute fin représentant en même temps le début d'une autre étape.

humaine (Starhawk 1979). En somme, le rituel agirait comme un catalyseur de changement.

Pour le réaliser, les sorcières s'en remettent surtout à leur créativité : elles ont recours à l'encens, à la musique et aux tambours, elles dansent, rient, crient, échangent des paroles ; elles font appel à des exercices de visualisation, de respiration de concentration et de projection¹⁵. Les objets, aussi hétéroclites soient-ils, peuvent trouver place dans leur cercle : bijoux, chandelles, pierres, cristaux, ficelles, coupes, masques, fleurs, statuettes et cartes de tarot, mais aussi dés, clés, lacets, souliers, vêtements, livres favoris ou papiers sur lesquels on aura griffonné quelques mots — la liste est infinie. Tout ce qui habite l'espace quotidien des femmes, plaît à l'œil ou a pour elles une signification peut prendre place au centre du cercle. On n'aura pour toute consigne que l'imagination et la « censure » du groupe :

À chaque fois que j'ai participé à un cercle, c'était toujours différent. Il y a une base comme saluer les directions, créer un cercle, mais c'est très vivant, dans le sens que les femmes expriment des choses profondes sur divers thèmes (Ghislaine).

Les objets, certes, ont leur raison d'être, ne serait-ce que parce qu'ils symbolisent les émotions et les désirs. Toutefois, ce qui semble importer avant tout, c'est la présence corporelle : le souffle, la voix, le regard, la chaude présence des corps placés en rond comme pour reproduire l'ambiance matricielle. Ce qui passe par les sens, c'est ce qui fait sens : je sentais tout mon corps qui était là, et j'étais bien (Évelyne).

Ce sont des trucs physiques dont je me rappelle [...] sinon c'est comme du brouillard (Françoise).

Pour ces femmes, le lieu spirituel par excellence, c'est le corps. Il s'agit ici d'une spiritualité informée par l'expérience corporelle, qui est valorisée pour ce qu'elle est : une expérience qui ne peut être remplacée. Pour les sorcières, l'incarnation sur terre est une étape sacrée. Corps et âme sont deux facettes d'une même réalité, et les différentes sphères de la vie ne sont pas séparées les unes des autres comme si elles étaient sans rapport entre elles. La spiritualité est vue comme une symbiose entre l'esprit et le corps, et la pratique des rituels doit tenir compte de la dimension sacrée du corps.

15. Selon Starhawk (1979), ces quatre types d'exercices représentent le fondement de toute pratique magique.

Par ailleurs, une des valeurs fondamentales pour les sorcières est le respect de l'originalité, de la créativité et de l'autonomie de chacune. Ceci conduit inévitablement à des divergences d'opinion et à des conflits. Cependant, les sorcières considèrent que la confrontation des différences est une facette importante de la vie en société et qu'elle permet de faire surgir ce que l'on appelle la part d'ombre de toute femme. Derrière la peur, se cachent les forces personnelles et les immenses ressources du potentiel humain. Là encore, le refoulé est vu comme porteur de changement : faire remonter les peurs, les regarder de plus près et en prendre conscience, c'est permettre de libérer sa puissance créatrice. Pour décrire ce processus, les Américaines parlent d'*empowerment*. Les francophones s'expriment différemment :

Tu vas chercher du pouvoir, de la force [...] et c'est vraiment le but : que les femmes soient ensemble et qu'elles puissent partager ça. Ça donne du renforcement, tu vas dans le vrai monde, entre guillemets, tu te sens plus forte. Tu sais que si quelqu'un va te dire des niaiseries, ça ne sera plus comme par le passé (Évelyne).

C'est vraiment la découverte de son propre pouvoir. Et encore là, c'est son pouvoir de faire quelque chose et non le pouvoir « sur », le pouvoir sur d'autres (Danielle).

Puisqu'il faut conclure

Cette brève incursion dans le monde des sorcières peut permettre d'explorer de nouvelles pratiques spirituelles et d'élargir les définitions traditionnelles du sacré, du divin et du religieux. Il semble que, laissées à elles-mêmes, les femmes entretiennent des rapports différents avec la spiritualité. C'est pourquoi il me semble important de documenter ce phénomène du retour des sorcières, même s'il se montre encore marginal et que l'on ne peut le qualifier de véritable mouvement. Il se pourrait cependant que le nombre de sorcières augmente d'ici les prochaines années. Tout de même, ce mouvement se présente comme un lieu d'émergence de pratiques spirituelles gynocentriques, susceptibles de laisser libre cours à un imaginaire qui ne s'est pas encore largement investi dans le système symbolique dominant.

La nouvelle marge intérieure sur laquelle il permet de déboucher rend le mouvement des sorcières intéressant. En partie retrouvés, en partie inventés, les rituels permettent de briser le cercle vicieux de l'impuissance et de la passivité. De nouveaux rapports au corps et au désir prennent alors forme. Le caractère

fluctuant, mobile et instable des pratiques apparaît non comme une tare, mais comme un moyen d'essayer des combinaisons susceptibles de guérir et de régénérer la psyché féminine par l'emploi de symboles, d'images et de mythes créés ou réinterprétés par les femmes à partir de ce qu'elles vivent quotidiennement. Créer de nouveaux rapports au divin et au rituel donne aux femmes le pouvoir de définir le lien qu'elles entretiennent avec le sacré, lien qui n'est sans doute pas celui qui leur a été attribué par l'héritage spirituel patriarcal.

Réappropriation spirituelle par les femmes, la sorcellerie est aussi la redécouverte du pouvoir de l'imagination. Dans un tel contexte, la reconnaissance du lien entre le religieux et le spirituel marque un tournant. Nous savons dorénavant que les problèmes de pollution, de même que les problèmes d'endettement du Tiers Monde ou de violence masculine envers les femmes nécessitent des solutions globales. Nous savons que notre sort dépend du sort des autres êtres humains et que nous sommes liées les uns et les unes aux autres. La Crise à laquelle nous faisons face nous oblige à transformer notre imaginaire pour trouver de nouveaux moyens de vivre ensemble.

L'arrivée des femmes, et des valeurs féminines, dans l'ordre symbolique signifie que de vieilles habitudes sont en train de basculer, non sans résistance évidemment. Il est toutefois possible que l'entrée en scène de l'option sorcière offre aux femmes un des lieux qui leur permettent de s'inventer, de se retrouver en dehors du regard masculin au travers duquel elles ont appris à se voir et à se comprendre. Pour les sorcières, les moyens qu'offre la sorcellerie sont simples et à la portée de toutes les femmes :

T'as pas besoin d'aller dans une église, t'as pas besoin de passer par un curé, un ministre ou un rabbin. T'es en contact direct avec toi-même [...] T'as pas besoin de construire de grosses églises, t'as juste besoin d'un champ, de quelques morceaux de bois, et de trois, quatre femmes (Cécile).

On a l'impression de se trouver en face de nouvelles étendues, de nouveaux voisinages que les femmes ont peut-être toujours appréhendés plus ou moins consciemment mais qu'elles sont en train d'apprendre tranquillement à occuper. Après une si longue absence...

Références

- Adler, M., 1986, *Drawing Down the Moon. Witches, Druids, Goddess-Worshippers, and Other Pagans in America Today*. Boston, Beacon Press.
- Budapest, Z. E., 1979, *The Holy Book of Women's Mysteries*. Oakland, Z. E. Budapest.
- , 1980, *The Holy Book of Women's Mysteries. Part II*. Berkeley, Susan B. Anthony Books.
- Collectif les sourcières, 1980, *Les Sourcières. En quête de nos énergies-femmes*, 1-9, Montréal.
- D'Amours, M., 1983, « Sorcellerie vit », *Canadian Woman Studies/Les Cahiers de la femme*, 5, 2 : 62-64.
- D'Eaubonne, F., 1976, *Les femmes avant le patriarcat*. Paris, Payot.
- Ehrenreich, B., et D. English, 1976, *Une Histoire des femmes de la médecine : sorcières, sages-femmes et infirmières*. Montréal, Éditions du Remue-ménage.
- Fortin, A., 1983, « Les sorcières : une alternative ? », *Dérives*, 36 : 17-29.
- Fortune, D., 1972, *Moon Magic*. New York, Welser.
- Gimbutas, M., 1989, *The Language of the Goddess: Unearthing the Hidden Symbols of Western Civilization*. San Francisco, Harper & Row.
- Graves, R., 1958, *The White Goddess*. New York, Vintage Books.
- Guillaumin, C., 1978a, « Pratique du pouvoir et idée de Nature : L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, 2, février : 5-30.
- , 1978b, « Pratique du pouvoir et idée de Nature. Le discours de la Nature », *Questions féministes*, 3, mai : 5-28.
- Hajdukowski-Ahmed, M., 1984, « La Sorcière dans le texte (québécois) au féminin », *The French Review*, LVIII, 2 : 260-268.
- Ideas, 1986, Transcription de la série radiophonique sur *The Return of the Goddess*, diffusée les 8, 15, 22 et 29 janvier, Canadian Broadcasting Corporation (CBC), Montréal.
- Kelly, A., 1987, « An Update on Neopagan Witchcraft in America », communication présentée à l'*American Academy of Religion*, Boston.
- Leek, S., 1971, *The Complete Art of Witchcraft*. New York, The World Publishing Company.
- Mathieu, N.-C., 1985, *L'arraisonnement des femmes*. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Michelet, J., 1966, *La Sorcière*. Paris, Garnier-Flammarion.
- Murray, M., 1921, *The Witch-Cult in Western Europe*. Oxford, Oxford University Press.
- , 1970, *The God of the Witches*. New York, Oxford University Press.

- Paris, G., 1985, *La renaissance d'Aphrodite*. Montréal, Boréal Express.
- , 1986, *Pagan Meditations: The worlds of Aphrodite Artemis and Hestia*. Dallas, Texas, Spring Publications.
- Rich, A., 1980, *Naître d'une femme : la maternité en tant qu'expérience et institution*. Paris, De Noël/Gonthier.
- Spretnak, C., 1981, *Lost Goddesses of Early Greece: a Collection of Pre-Hellenic Myths*. Boston, Beacon Press.
- Starhawk, 1979, *The Spiral Dance. A Rebirth of the Ancient Religion of the Great Goddess*. San Francisco, Harper & Row.
- , 1982, *Dreaming the Dark: Magic Sex & Politics*. Boston, Beacon Press.
- Stone, M., 1978, *When God was a Woman*. New York, Harcourt Brace Javanovitch.
- , 1979, *Ancient Mirrors of Womanhood. A Treasury of Goddesses and Heroines lore from Around the World*. Boston, Beacon Press.
- Truzzi, M., 1974, « Towards a Sociology of the Occult: Notes on Modern Witchcraft », Irving I. Zaretsky et M. Leone (dir.), *Religious Movements in Contemporary America*. Princeton, Princeton University Press.
- Valiente, D., 1984, *An ABC of Witchcraft Past and Present*. Phoenix, Custer.
- Wagar, S., Maphis, 1989, *2nd Annual Directory to Canadian Pagan Resources*. Toronto, Obscure Pagan Press/Pagans for Peace.
- Walker, B. G., 1983 *The Woman's Encyclopedia of Myths and Secrets*. San Francisco, Harper & Row.
- Weinsten, M., 1978, *Positive Magic. Occult self-help*. Custer, Washington, Phoenix Publishing.
- , 1980, *Earth Magic. Dianic Book of Shadows*. Custer, Washington, Phoenix Publishing.